

Bergische Universität Wuppertal
Romanistik

Rencontre littéraire

23 mai 2019

Marie Darrieussecq



BERGISCHE
UNIVERSITÄT
WUPPERTAL

Dr. Stephan Nowotnick (nowotnick@uni-wuppertal.de)

Marie Cravageot (cravageot@uni-wuppertal.de)

« L'écriture de vie en vie »

Etre ici est une splendeur, vie de Paula M. Becker (2016), et *Notre vie dans les forêts* (2017) sont deux livres apparemment très différents : une biographie d'une peintre allemande morte en 1907, et le monologue dystopique d'une femme clonée dans un futur proche. Pourtant ces deux livres sont nés d'une même envie, peut-être folle, de mettre la vie en mots. Comment la pulsion d'écrire finit-elle à aboutir à un livre, et à quel livre ? Marie Darrieussecq propose d'ouvrir quelques aspects de son atelier à partir du conflit, ou de l'harmonie, entre fiction et vie réelle. Dans ces « choix » d'écriture, s'agit-il de décisions, de technique, d'apprentissage... ? Ou d'instinct, d'inconscient, d'images, de rythme... ? On voyagera, on passera par Paris et Wuppertal, et par quelques villes rêvées, ou cauchemardées.

Extraits tirés de
Etre ici est une splendeur
et
Notre vie dans les forêts
choisis par l'auteure pour la rencontre

Extrait de <i>Etre ici est une splendeur</i> (début du livre).....	p. 5
Extrait de <i>Etre ici est une splendeur</i> (p. 32 à 33).....	p. 6
Extrait de <i>Etre ici est une splendeur</i> (p. 49 à 50).....	p. 7
Extrait de <i>Etre ici est une splendeur</i> (p. 141 à 142).....	p. 8
Extrait de <i>Notre vie dans les forêts</i> (début du roman).....	p. 9
Extrait de <i>Notre vie dans les forêts</i> (p. 74 à 78).....	p. 10

ÊTRE ICI EST UNE SPLENDEUR, VIE DE PAULA M. BECKER

(début du livre)

Elle a été ici. Sur la Terre et dans sa maison.

Dans sa maison on peut visiter trois pièces. Leur accès est limité par des rubans de velours rouges. Sur un chevalet, une reproduction de son dernier tableau : un bouquet de tournesols et de roses trémières.

Elle ne peignait pas que des fleurs.

Une porte peinte en gris, fermée à clef, menait à un étage où j'imaginai des fantômes. Et quand on sortait de la maison, on les voyait, Paula et Otto, les Modersohn-Becker. Pas des fantômes mais des monstres, en habit d'époque, très kitsch à la fenêtre de leur maison de morts, par-dessus la rue, par-dessus nos têtes de vivants. Un couple de mannequins de cire, d'une laideur bicéphale à la fenêtre de cette jolie maison de bois jaune.

(p. 32-33 éditions POL)

Été 2014. Canot sur la Hamme. C'est une petite rivière de Worpswede, courte mais très large. Vue sur Google Earth, c'est un scolopendre : des canaux font des milliers de pattes à ses rives. La Hamme se jette dans la Lesum qui se jette dans la Weser. « Se jeter » n'est pas le mot : l'eau est lente, la terre déborde. Ce n'est pas une rivière, c'est un marécage organisé par les paysans, canal par canal, forêt de pins par forêt de pins.

Au fond du canot, le sol est haut, la haie domine, le peuplier est immense. Le ciel est partout. Les arbres se jettent en l'air. La lande de Worpswede est un des seuls coins vides d'Allemagne. Plus à l'Ouest, vers la Mer du Nord, c'est déjà une Hollande, avec des champs d'éoliennes qui modernisent le lieu commun. Moulins et plat pays et beaucoup de monde, soudain. L'Allemagne s'arrête à la mer sur un paysage de polders.

Il n'y a qu'une heure et demie d'avion entre Brême et Paris, mais Rilke en 1900 met quatre heures à cheval pour 40 kilomètres, « en haute voiture jaune qui filait grand train sous la rumeur des arbres ».

(p. 49-50 éditions POL)

1901 est l'année des mariages. Paula et Otto, Clara et Rainer Maria, Henri Vogeler et Martha.

Quand on superpose les journaux – Rilke, Otto, Paula, Clara – ça fait des trous. Les uns ne parlent pas de ce dont parlent les autres. Ou pas pareil, et d'une façon qui crée encore des trous. Et ces journaux eux-même sont troués. Les pages publiées, je ne sais pas si leurs brèches temporelles sont la marque de feuillets perdus, ou omis, ou non écrits. Le plein qui m'apparaît est évasif.

Ce sont des mots des morts quand ils essayaient d'accorder vie et mots. Seul Rilke recouvre le temps de presque autant de mots que de secondes¹. La nuit, après les événements du jour, il bascule dans un monde fantastique, autofictif, avec les princesses et les revenants, les momies de la lande et le lait noir.

Et par toutes ces brèches j'écris à mon tour cette histoire, qui n'est pas la vie vécue de Paula M. Becker mais ce que j'en perçois, un siècle après, une trace.

¹ Sa correspondance complète est encore inédite en France, par abondance. Rilke avait du mal à *écrire*, alors il écrivait des lettres.

(p. 141-142 éditions POL)

A Wuppertal je me souviens des mains du conservateur, il manipulait doucement les tableaux, il les retournait pour moi. Nous étions dans les caves : les dix-neuf tableaux de Paula que le musée possédait étaient tous à ce moment-là dans les réserves.

La petite fille au chapeau noir, la petite fille avec la main sur la poitrine, une grande paysanne assise, la nature morte aux poissons rouges, une maternité dont le bébé tient une orange, une des plus belles natures mortes au potiron, la petite fille au lapin... comme le conservateur retournait le tableau apparut une autre petite fille, Paula avait réutilisé la toile. Vingt tableaux plutôt que dix-neuf.

Le long des murs et des portants métalliques, sous le plafond bas, dans la lumière des néons : une froide exposition sur le sol de béton gris, mais intime aussi, et la lumière et l'air et le grand jour ramèneraient les tableaux à la vie.

NOTRE VIE DANS LES FORÊTS

(début du roman)

J'ai ouvert l'oeil et boum, tout m'est apparu. C'était limpide. Nous étions presque tous accompagnés par nos moitiés. Et ma moitié à moi, à quel point elle n'était pas autonome, ça fait peur. Une chochette. Je l'appelais comme ça : la Chochotte. J'avais perdu tout sens de la psychologie. La seule chose qui marchait, avec elle, c'était de la brusquer. Un peu.

Du nerf. Il faut que je raconte cette histoire. Il faut que j'essaie de comprendre en mettant les choses bout à bout. En rameutant les morceaux. Parce que ça ne va pas. C'est pas bon, là, tout ça. Pas bon du tout.

Elle était immature, mais c'est normal. Vu la vie qu'elle avait menée. Vue la vie qu'on lui avait faite. Bon. Mais je n'ai pas envie de commencer par ma moitié. Elle me fatigue. Je pourrais commencer par mon patient, le cliqueur. Le patient zéro, en quelque sorte. Je crois que c'est grâce à lui que j'ai compris. Il devenait fou, comme pas mal de monde. A cause de son travail, du moins c'est pour ça qu'il est venu au début. Au début on vient tous pour une raison qui n'est pas la bonne, non ? C'est mon expérience qui me fait dire ça.

Laissez-moi d'abord vous décrire ma situation actuelle, maintenant tout de suite : parce que je sens qu'il faut que j'aille vite. J'ai peu de temps. Je le sens à mes os, à mes muscles. A l'œil qui me reste. Je suis mal en point. Je n'aurai pas le temps de relire. Ni de faire un plan. Ça va venir comme ça vient. Alors :

je vois autour de moi un campement dans une forêt. Des tentes et des bâches. Des trous. Des braseros dans des bidons. Le couvert des arbres qui nous protège des drônes. Une connection pirate et quelques robots bricolés. Des toilettes sèches et une gestion de fer. Un retour aux fondamentaux.

(p. 74-78 éditions POL)

Au début ma mère obtenait des heures de congé et elle m'emmenait. Elle ne voulait pas que je fasse tout ce trajet seule. Nous prenions d'abord le tramway, puis nous descendions au niveau du sol dans un taxi collectif jusqu'à la porte Nord. On laissait passer des taxis et des taxis bondés jusqu'à en trouver un. Il y avait toujours des bugs dans ces vieux taxis automatiques, parfois on n'arrivait pas à sortir au bon endroit. On atteignait la limite de la ville, le ciel était de plus en plus rouge. Au dernier arrêt c'était déjà la zone, puis un reste de campagne avec des hangars vides et des décharges abandonnées. Il fallait alors marcher le long des rails désaffectés, très longtemps, jusqu'à l'entrée du parc où se trouvait le Centre. Bref, l'aller seul nous prenait plus de trois heures. Tous ces centres sont isolés très loin à la périphérie. Et ma mère n'avait le droit de m'accompagner que jusqu'à la grille.

Au début, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle m'attendait assise où elle pouvait, elle se mettait à tricoter ou alors elle allumait son rudimentaire bloc de réalité, elle enfilait son casque, et elle essayait, me disait-elle, de *s'abstraire de la situation*. Après tout Marie était aussi sa fille, d'une certaine façon (...). Je traversais le parc en jetant des coups d'œil en arrière vers ma mère. C'est comme ça que je la revois. Je ne sais pas pourquoi, l'image d'elle que je vois quand je pense à elle, vous savez, quand je pense à elle sans y penser, quand elle me *vient à l'esprit* – c'est cette femme assise par terre contre une haute grille, blottie dans un imperméable à carreaux, recroquevillée mais le cou tendu vers les images virtuelles, le visage en avant, à demi caché par son casque. Une tortue.

Au bout de quelques visites, la tortue s'est mise à protester. C'était toujours au moment où on m'identifiait. Ça m'embarrassait. Elle faisait tout un spectacle à destination des caméras-robots, comme si ça servait à quelque chose, en protestant qu'elle aussi voulait entrer et qu'elle exigeait de voir son *autre fille* et qu'est-ce qu'ils usinaient là-dedans. « C'est *ma* fille ! » elle criait, et je ne savais plus si elle parlait de Marie ou de moi. « C'est *son* corps ! » elle criait la pauvre. Ensuite ils ont fait face à la situation, au *boom* des visites, et ils ont installé un petit abri pour les accompagnants, avec des chaufferettes et des bancs et une machine à café et des diffuseurs modernes de réalité augmentée. Ils ont installé l'abri exactement à l'endroit où ma mère avait pris l'habitude de s'asseoir. Mais à ce moment-là, elle était déjà morte.

Il y a ce conte africain, une tortue qui vole avec les oiseaux, elle a l'outrecuidance de voler, et je ne sais pourquoi le charme se rompt, elle tombe du haut du ciel et elle s'écrase au sol. C'est depuis ce jour que la carapace des tortues est pareille à un puzzle de morceaux recollés.

Où j'en étais.

J'en ai vu dans des terrariums. Des tortues. Parfois on en voit aussi une dans la forêt, sauvage ou redevenue sauvage. J'aime bien imaginer que c'est ma mère.

Elle s'approche de moi très lentement et je lui donne des herbes à grignoter. J'éloigne les chiens. Tout ce temps qu'elle met à venir vers moi, je songe. J'essaie de me souvenir. Adossée à un tronc d'arbre dans le vieil imper à carreaux de ma mère. De celle qui s'est toujours nommée ainsi, avec quelle bonté, avec quelle passion, ma mère.